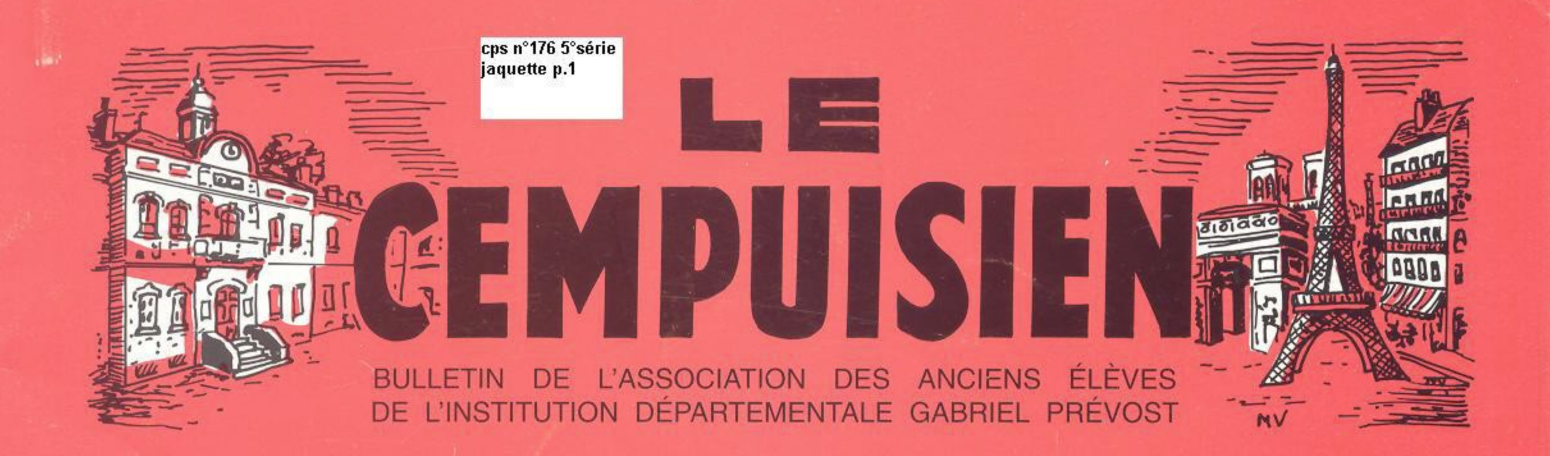


Président : M. VIGNERON, 35 allée Gabriel Rabot - 93300 Aubervilliers - Siège social : 60 rue René Binet 75018 Paris

C.C.P. 1844-02 T Paris

N° 176 Avril/Juillet 1997

Pentecôte 1997

cps n°176 5°série
jaquette p.2





1 - La Pentecôte à Cempuis - 10h30 Cérémonie au Caveau

2 - 11h30 - Cérémonie «cour d'honneur»

LE CEMPUISIEN

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÉVES
DE L'INSTITUTION DÉPARTEMENTALE GABRIEL PRÉVOST

MV

N° 176 Avril/ Juillet 1997

SOMMAIRE

Le gérant
Daniel Reignier
6, rue de la petite fontaine
91430 - Vauhallan
Tél. 01.69.41.35.35

Les illustrations du Cempuisien

La couverture - Un petit groupe d'anciens et d'anciennes venus au rendez-vous de Laverrière.
Au 1er plan : Ginou, Chantal et la petite Margaux, Odette Reignier.
Debouts - de gauche à droite : Yvette et Roger Grappey, Monique Bernard, Emilienne et Pierre Morel, Robert Baspeyras, René Prosper, Mauricette Loéby (Monlien), Jean Compérot, Marcel Vigneron, Irénée Conjat, Daniel Reignier, Lucienne Compérot, monsieur et madame Georges Prosper.

Photos d'hier
& d'aujourd'hui - Cérémonies "au Caveau - "Cour d'honneur"
- Six vétérans des années 30.
- Présentation de la cavalerie, le soir sur la pelouse du jardin.

Souvenirs des Cempuisiens -

- Jour de visite des parents, en hiver 1935
- Devant la mare du Hamel au printemps 1952, avec Lucette Face...Geneviève Rolland...Michèle Galande, Nicole Guillaume...Marie José Duquesney...
- Sur la plage de Mers, été 1951 avec Artaga... Landard...Descharles...?

-:-:-:-:-:-:-:-:-

Les cérémonies à Cempuis

Pentecôte 1997

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Cette année, a été décidé, après proposition et concertation entre la direction du collège et notre comité, que le week-end de la Pentecôte coïncidera,

— d'une part,
avec les cérémonies données en hommage à G. Prévost et à la mémoire de nos camarades morts pendant les dernières guerres. Cérémonies qui avaient lieu le même jour, habituellement fin Avril.
— d'autre part,
avec les fêtes du week-end de l'Amitié qui étaient données au collège, fin Juin.

Ceci, pour faire des deux jours de la Pentecôte, une seule fête que nous pourrions appeler : Fête de la grande famille cempuisienne!

A l'O.P., autrefois, la Pentecôte c'était la"Fête des Anciens", et à ses tous débuts, il y a 110 ans, l'Assemblée générale de l'Association des anciens élèves s'y réunissait ce jour-là.

Dimanche - 18 mai 1997 - 10 h,30

Arrivant de la cour d'honneur, en un long cortège qui s'écoule lentement, enfants et personnel de l'établissement, parents, amis et anciens de l'O.P., les voilà tous, dans l'euphorie des retrouvailles, qui se dirigent, par la grande allée, vers le Caveau rendre hommage à Gabriel Prévost. Et s'ils vont d'un pas de sénateur, c'est que certains grignotent du temps au temps pour remémorer aux amis qui l'accompagnent, le souvenir commun des vieilles histoires des ans passés.

... Après avoir déposé, devant la sépulture de notre bienfaiteur, le petit bouquet de fleurs, offert gracieusement par les enfants du collège, nous nous déployons autour de la verte clairière, pour écouter le discours de notre président :

Monsieur le directeur,
Mesdames, Messieurs,
Chers enfants du collège Marcel Callo,
Chers anciennes et anciens,
Chers amis de l'O.P.

Permettez-moi de placer cette cérémonie solennelle d'hommage à Gabriel Prévost, sous le signe du II0ème anniversaire de la naissance de l'Association des anciens élèves de l'Orphelinat Prévost.

Dans le très beau livre qu'elle a consacré à Paul Robin qui fut directeur de cet établissement de 1880 à 1894, Christiane Demeulenaere-Doyère précise que c'est à l'initiative de ce pédagogue éclairé et novateur, de cet humaniste, qu'a été créée le I0 mars 1887 notre Association d'anciens élèves. Il vient donc d'y avoir tout juste 110 ans.

Vous savez que les rapports tissés en quelques années entre la Maison et collège Marcel Callo et notre Association ont permis que naissent et s'épanouissent entre nous de forts et respectueux sentiments d'amitié. Je n'attendrai donc pas, monsieur le directeur, au nom de notre belle et forte délégation, pour vous remercier de nous avoir fait la proposition que nous avons spontanément acceptée et qui se concrétise aujourd'hui, d'organiser ensemble un week-end d'hommage, de recueillement et de fête à l'occasion de la Pentecôte.

Anciens élèves, sans doute ! Nous n'oublions pas, cependant, que nous avons été tout d'abord élèves pendant de nombreuses années et que ce ne fut pas, à proprement parler, un parcours semé de roses.

Les rigueurs et les contraintes de la vie de pensionnaires étaient réelles. Garçons et filles, c'est d'abord et bien évidemment contre notre gré, contre nature, pourrait-on dire, que nous avons échoué à l'O.P., l'éclatement de nos familles en étant la cause principale.

Il demeure que nous avons reçu ici un enseignement général, professionnel, artistique, sportif, moral et civique dont nous avons progressivement pris la mesure et tiré bénéfice. Et même, s'il ne fut pas exempt de faiblesse, ainsi qu'il arrive si facilement à toute oeuvre humaine, ses bienfaits se sont imposés à notre réflexion, dès lors que nous sommes devenus des anciens.

Pour ma part, j'ai la faiblesse de penser que ces bienfaits évoqués ont contribué à ce que se manifestent, au fil des ans, tant et tant de vocations à servir au sein du Comité. De même que j'ai la conviction qu'ils ne sont pas étrangers au fait que notre association demeure forte encore de 150 membres actifs, et ce, en dépit de multiples vicissitudes : deux guerres avec leurs exodes et leurs hémorragies et enfin, la dissolution de l'Institution départementale Gabriel Prévost.

Nous célébrons cet âge "canonique" de notre association à l'occasion de la Pentecôte dont je n'ai pas craint d'écrire dans la circulaire annonciatrice de ce week-end de fête, qu'elle avait pris, dans nos mémoires d'anciens élèves, une dimension quasi mythique.

Et il est exact que pendant des décennies et des décennies, ces vieux murs austères de l'O.P., les frondaisons des bois et les espaces de verdure, jardins, champs et vergers, ont brui chaque année de la profusion multicolore et multi sonore de nos jeux, de nos chants et de nos rires au moment de la Pentecôte.

Monsieur le directeur vous avez, ainsi que vos collaborateurs et collaboratrices, l'enfance déshéritée au coeur. Il en résulte l'oeuvre que vous édifiez depuis bientôt dix ans.

Pour la réussite de vos projets, peut-être la création d'une Association d'anciens élèves parmi ceux-ci, acceptez, monsieur le directeur, les voeux que vous adresse la très vieille Dame que nous représentons : l'Association des anciens élèves de l'institution départementale Gabriel Prévost.

Ce qui vient d'être dit de Paul Robin et de notre Association d'anciens élèves pourrait donner à penser que nous sous-estimons, voire mésestimons, ce que nous devons à Gabriel Prévost à qui nous rendons hommage aujourd'hui.

Il n'en est rien, bien évidemment !

La vie de Gabriel Prévost (1793 - 1875), son altruisme, le sens élevé qu'il avait de l'humain, toutes ces données, l'ont conduit à créer l'Orphelinat qui portait son nom.

Et il est clair que la création de cette oeuvre en faveur de l'enfance malheureuse, complétée du testament qu'il a laissé, a constitué le socle en l'absence duquel l'édification de l'institution départementale Gabriel Prévost eut été impossible.

Hommage donc à Paul Robin ainsi qu'à l'association des anciens élèves, mais, d'abord et avant tout, hommage à Gabriel Prévost.

:-:-:-:-:-:-:-:

... Puis, par le même chemin qui nous a vu venir, nous retournons, en longue file qui se disperse, pour la deuxième cérémonie qui a lieu dans la cour d'honneur. Je jette, en passant, un regard nostalgique aux classes où, jeune écolier, j'ai peiné sur des devoirs de trains qui se croisent, celles de Dessauty et du certif à l'angle de la cour des machines; plus loin le gymnase. A gauche, le bois vénérable avec ces grands arbres plus que centenaires qui se dressent à 30, 40 mètres vers le ciel !

Nous arrivons dans la cour d'honneur.

Autrefois, du temps de la "grande fanfare", c'était derrière celle-ci que tout le cortège (400 personnes) revenait du Caveau, d'une jambe allègre, au son d'un pas-redoublé :

5 1.7 | 67 12 | 3 2 | 1 0 | 5 5 | 3 05 | 17 21 | 70....

Sur les marches du perron central au pied duquel, de chaque côté, prennent place deux porte-drapeau, prendront tour à tour la parole, Marcel Vigneron et Monsieur Rombout.

Mesdames, Messieurs,
Chers amis,
Chers enfants,

Devant cette plaque où sont gravés dans le marbre les noms des martyrs des tueries contemporaines, impliquant notre pays et perpétrées depuis 1914, permettez-moi cette année encore d'évoquer notre espoir qu'intervienne, un jour, la Paix universelle et définitive par la lecture d'un poème qui dénonce avec une poignante simplicité la tragique absurdité de la guerre.

Il s'agit de Barbara, de Jacques Prévert dont on célèbre cette année le 20ème anniversaire de la disparition.

La minute de silence que nous observerons ensuite, minute de recueillement et de réflexion, marquera la fin de la cérémonie.

B A R B A R A

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Epanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara

Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien

-;-;-;-;-;-;-;-

Ensuite, Marcel Vigneron donne la parole à monsieur Rombout :

Monsieur le président et cher ami,
Monsieur le Maire,
Messieurs les conseillers,
Messieurs les anciens combattants
et chers amis, anciens de l'O.P.

C'est une grande joie, aujourd'hui, de renouer avec une tradition de l'Institution Gabriel Prévost. Nous inaugurons - avec la cérémonie au Caveau du fondateur des lieux et avec ce temps de recueillement au souvenir de ceux qui sont morts pour nous lors de ces dernières guerres - la Fête de la Pentecôte 1997.

Je voudrais vous remercier de nous avoir tacitement inciter à situer notre fête ce 18 mai. Nous avons coutume de baptiser " journée d'amitié " cette journée où nous invitons tous nos amis, tous ceux qui soutiennent notre action. Vous êtes de ceux-là plus que vous ne le pensez :

Chaque années, les témoignages de vos vies passées dans l'institution sont autant de pierres vivantes de l'histoire du domaine Gabriel Prévost. Ils nous aident, sans que vous en n'ayez peut-être conscience, à construire notre action éducative, car l'homme d'hier et l'homme d'aujourd'hui sont tous deux "homme" d'une même nature humaine :ce qui vous a réjoui ou peiné lorsque vous viviez ici, réjouit et peine très certainement les jeunes accueillis en ce jour.

Vos témoignages nous instruisent.

Il est un autre témoignage qui nous marque également dans une société qui souffre d'exclusions en tout genre, c'est celui de votre solidarité entre vous. Le mot solidarité est faible, c'est d'amitié dont il faut parler. Vous n'hésitez pas à vous dire, en vérité, le fond de votre coeur lorsque vous vous appréciez mais aussi lorsque des divergences sont présentes. Vous nous traduisez, par là, un message d'espérance irremplaçable.

En effet, par delà les vicissitudes de la vie rien ne ternit l'amitié née parfois il y a très longtemps.

Tout passe mais les liens d'amitié demeurent.

Si un jeune quitte la maison avec cette assurance qu'il a tissé des liens qui jamais ne se détruiront, il peut affronter la vie avec beaucoup d'assurance, il a davantage de chance d'échapper à tout phénomène d'exclusion.

Nous sommes là au coeur de notre mission et vous nous prouvez que l'on n'espère pas vainement.

Merci donc de votre témoignage, merci de pouvoir vous compter parmi nos amis.

Aujourd'hui vous verrez la Maison vivre. Tous les jeunes, tous les personnels sont présents. Tous ont revêtu le manteau de fête sous le thème de la "bande dessinée". Les festivités commenceront par le repas, en grande partie animé par vos chants.

J'espère que vous pourrez en même temps sentir l'ambiance de la maison faite, comme vous vous en doutez, de hauts et de bas, mais qui cherche un service toujours plus grand des enfants.

Cette année fut marquée par l'ouverture du dernier pavillon des filles qui s'appelle "Louise de Marillac", qui est une unité de vie internationale (une semaine sur deux nous y vivons au rythme anglais). A cette occasion vous pourrez rencontrer l'Ecole anglaise de Workingam avec laquelle nous sommes jumelés depuis juin dernier.

Cette année a également été marquée par l'ouverture d'un Centre de formation continue à Gaudechard, où certains d'entre vous seront hébergés ce soir. Ce Centre propose une formation d'animateur et d'animatrice.

L'année 1998 sera marquée par une réforme du collège avec une

nouvelle méthode d'apprentissage. Educateurs et professeurs travailleront ensemble sur le projet du jeune et sur l'évaluation de ses compétences. Les jeunes n'iront plus en classe mais dans des groupes dits "pivots" où ils construiront "l'arbre (informatique) des connaissances du savoir" du collège. Ils n'iront plus en classe de 5ème ou de 4ème mais dans un groupe de niveau adapté à leurs possibilités dans chacune des matières. Ils pourront participer à des groupes d'étude par informatique et, notamment, par le biais d'internet. Cette réforme en cours de réalisation révolutionne notre manière de travailler. Tous les personnels de la maison sont donc obligés de rénover leur savoir faire. La formation prendra donc beaucoup de place également dans nos préoccupations futures.

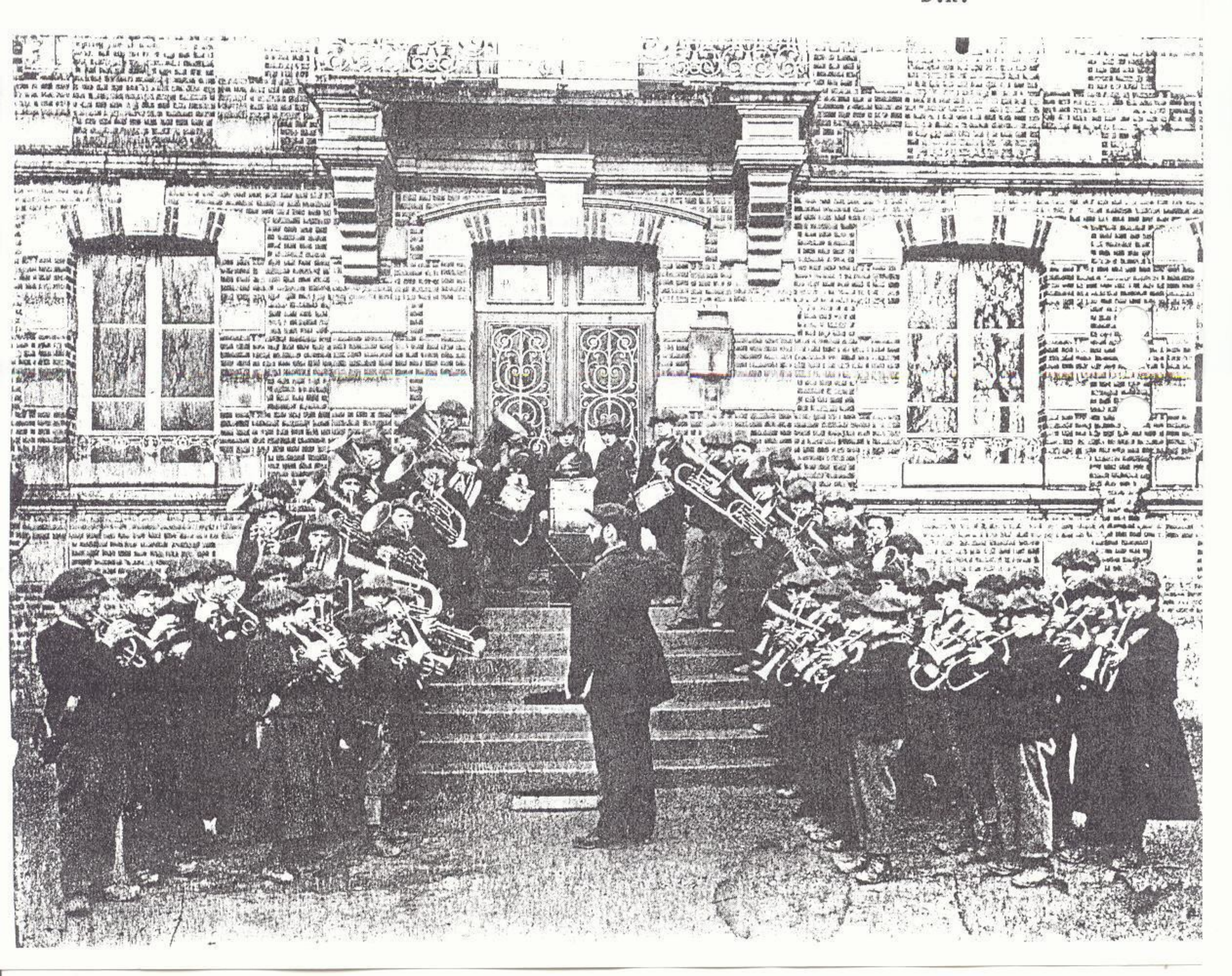
Voilà donc, très rapidement, des nouvelles de la maison et de nos réflexions en cours. Vous avez maintenant la journée et même demain pour voir par vous-même ce qui se passe dans votre maison, celle qui est bâtie par la succession de vos histoires.

Bonne journée et bonnes fêtes de la Pentecôte à toutes et tous !

Ainsi s'achève - avec les souhaits de monsieur Rombout - la cérémonie à la mémoire de nos camarades inscrits au Tableau d'Honneur.

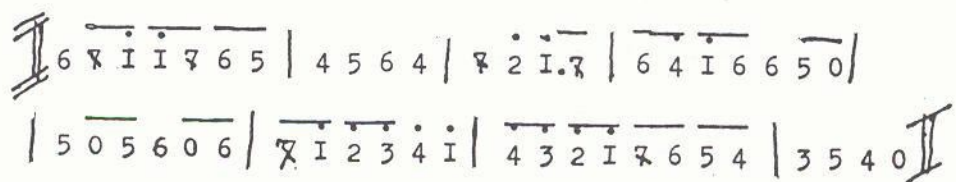
Et pour commencer la fête qui durera deux jours - deux jours de grandes retrouvailles et de fête réussie, monsieur le directeur nous invite à nous diriger vers la salle des fêtes où sera servi le verre de l'Amitié.

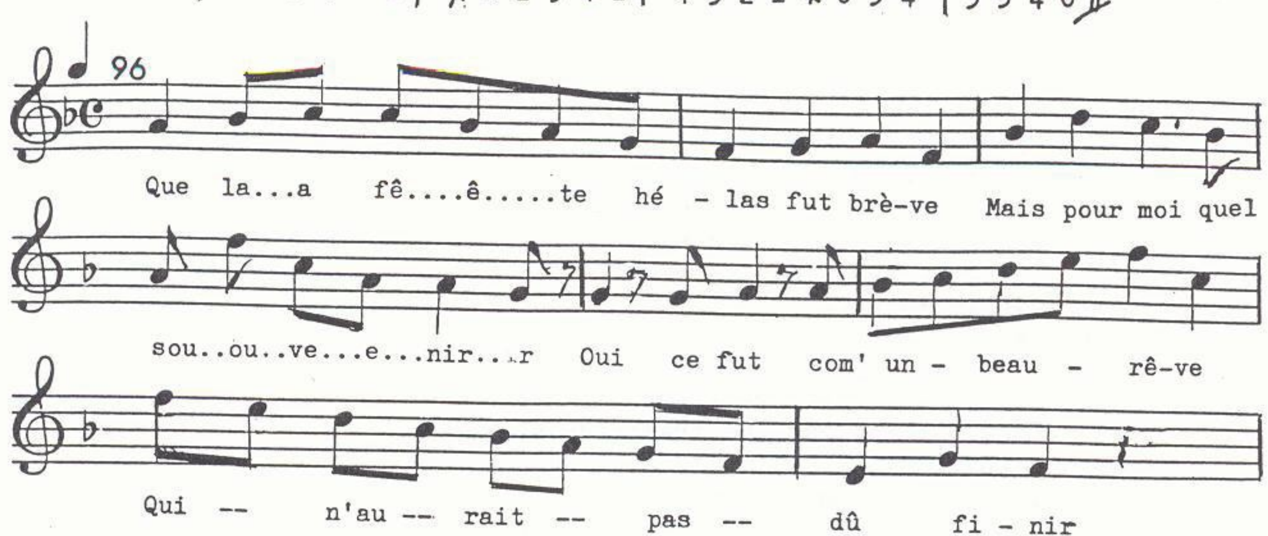
D.R.



cps n°176 5°série
page 9

LENDEMAIN DE FÊTE





1 -
Que la fête hélas fut brève
Mais pour moi quel souvenir
Oui ce fut un beau rêve
Qui n'aurait pas dû finir

2 -
Tourne tourne dans ma tête
Folle danse aux mille tours
Fleurs lumières chants de fête
Ah ! j'y veux songer toujours

3 -
Pauvre coeur de jeune fille
Tu voudrais toujours songer
Mais il faut tirer l'aiguille
Et le temps s'enfuit léger

4 -
J'ai repris mon cher ouvrage
Plus de rêve Allons travaillons
L'humble aiguille rend courage
Aux petites cendrillons.

cps n°176 5°série
page 10

La cérémonie au Caveau et Fêtes de la

Pentecôte à Cempuis

par R. Grappey

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Parti de Meaux, accompagné de ma soeur Jeannette, j'ai récupéré à Villiers sur Marne, notre trésorière Danièle, sa soeur, sa fille... A bord de deux voitures ...nous étions dix ! Puis nous nous sommes dirigés vers Cempuis afin de participer à la cérémonie du Caveau et aux fêtes qui correspondent cette année avec la Journée de l'Amitié.

La venue de 45 "Anciens" à l'O.P. leur a donné l'occasion de se revoir avec de la joie au coeur et des histoires du temps passé à raconter.

La fête avait été préparée à la suite d'une entrevue avec le sympathique directeur, monsieur Rombout. J'espère, y ayant participé avec notre président Marcel, que l'année prochaine sera préparée de la même façon.

L'accueil reste toujours chaleureux.

La cérémonie se déroule avec la présence des élèves qui nous remettent des bouquets de fleurs que nous déposons à l'entrée du Caveau.

Notre président Marcel lit son message de bienvenue suivi de son discours traditionnel.

Tout le groupe s'est ensuite dirigé vers la cour d'honneur où, devant le perron central, nous avons écouté l'évocation du souvenir des Martyrs des deux guerres, généralement interprétée par notre camarade président. Puis vint la minute de silence. Après quoi, monsieur Rombout, nous a gratifié de son discours et nous a invités à prendre l'apéritif dans notre ancienne salle des fêtes, baptisée récemment Salle Eugénie Vacher.

Arrive le moment du repas au réfectoire où nous dégustons les mets toujours préparés par une équipe sans reproches.

Inutile de vous décrire l'ambiance au cours du repas qui, bien entendu s'est terminé par les traditionnels chants repris en choeur par tous les invités.

Lorsque nous sommes descendus dans le parc, les élèves avaient, avec le concours des éducateurs, dressé des stands sur le thème de la bande dessinée.

L'après-midi s'est déroulée dans la joie et chacun l'a employée à sa guise. Puis est venu le moment de se rendre à Gaudechard, afin que le petit groupe d'anciens connaisse l'endroit des chambres mises à sa disposition par monsieur Rombout, directeur de la maison Marcel Callo. Quant au dîner, Marcel m'a proposé, avec ma soeur Jeannette, de rejoindre un autre groupe, vers 19 heures, à Laverrière, près de Sommereux. Nous y avons été très bien accueillis et avons fait un excellent repas.

En soirée, revenus à l'O.P. nous sommes allés sur le terrain situé derrière le bâtiment Tournaire, dans l'ancien jardin, assister à un spectacle de charges équestres, suivi d'un feu d'artifice.

Cette première journée terminée, nous avons regagné Gaudechard afin de gouter un repos bien mérité.

Après une nuit très calme, le soleil a envahi la chambre. Une belle journée se préparait. Nous avons dégusté un petit déjeuner copieusement servi par le personnel de l'O.P.

Vers 12 h,30 nous avons été invités à un méchoui. Malgré quelques gouttes d'eau, tout a été réussi.

En fin d'après-midi les anciens se sont dirigés, chacun vers sa voiture pour reprendre le chemin du retour.

En conclusion : deux bonnes journées passées au berceau de notre enfance.

Amicalement à tous,

le secrétaire, Roger Grappey.

cps n°176 5°série
page 11

A Simpaticho !

C'est dans les débuts des années 30 que je suis allé, pour la première fois, au cours hebdomadaire que donnait le surveillant général de l'O.P., le père Cibeau. Ce cours particulier se passait le samedi soir entre 8 et 9 heures, dans une des deux classes des professionnels de 2ème et 3ème année. Jeune élève de 10-11 ans, j'entendais que nous allions à "simpaticho" et ne compris que plus tard qu'il s'agissait d'un cours de morale dénommé cours de : Sympathie chaude ! Erreur courante de l'entendement chez les jeunes enfants qui, lorsque l'attention n'est pas éveillée sur l'instant, retiennent plutôt un son que le sens d'un mot dans une phrase. C'est ainsi, par exemple, lorsqu'en récréation nous regardions les filles sauter à la corde, sur l'air d'une chanson et que nous entendions :

La Ciso est docile	La saison est docile
Mais le ciel n'est pas beau	Mais le ciel n'est pas beau
Les dames de la ville	.....
Ont mis leur grand manteau	.....
Le pêcheur immobile	Do si la sol la sol mi
Attend au bord de l'eau ...au lieu de	La sol fa mi ré do

N'est-ce pas Jean-Jacque Barbier ?

Pour rien au monde nous n'aurions manqué ce cours qui, une heure durant,nous tenait en haleine. Celui-ci se déroulait dans la classe, empruntée pour l'occasion, du professeur de lettres, monsieur Contini, (p'tit père, pour les élèves), celle qui faisait suite, dans le bâtiment Nord-Sud, à la classe de monsieur Valet professeur de math., un échalas qui appelait "microbe" ses élèves.

Pour assister à ce cours magistral, soixante-dix élèves, pour le moins, se trouvaient entassés dans la classe à 3 ou 4 par table. Dans le souvenir, bien lointain, que j'en aie encore, je ne vois pas de filles participer à ces leçons particulières du père Cibeau. Sans doute parce que le soin de s'occuper d'elles incombait plus particulièrement à madame Cibeau, la surveillante générale.

Originaire du Cantal, comme son épouse, monsieur Cibeau était un homme de taille moyenne, assez replet, avec moustaches et barbe noires. Erudit, pédagogue, bon orateur, taciturne, on le voyait souvent se fixer dans des pensées profondes. Il avait terminé la Grande-Guerre de 14-18 comme capitaine d'infanterie dans un régiment de zouaves et ces années terribles l'avaient marqué durablement, comme d'ailleurs tous les anciens combattants.

Au moment des légendaires grandes promenades compuisiennes de l'époque racontée (de 30-35 km) dont il organisait l'intendance, il n'était pas rare, au retour de celles-ci, que le père Cibeau fasse défiler notre troupe (une centaine d'élèves) dans la longue rue du village assoupi. Rapidement il mettait en place, l'avant-garde, le gros de la troupe, l'arrière-garde et en avant marche ! Seul spectateur sur la place, un troupeau de 5 - 6 oies pâturant devant la ferme à Dangoisse et qui, à notre approche, faisait volte-face dans un ensemble parfait.

Pédagogue? certainement. Un après midi qu'il avait remplacé, au pied levé, notre bon maître monsieur Dessauty, du cours moyen 2ème année, et voyant des élèves patauger devant un devoir d'arithmétique qui leur restait incompréhensible, monsieur Cibeau nous enseigna que, pour résoudre un problème, quel qu'il soit, il était indispensable d'en comprendre clairement l'énoncé. C'était tout simple mais il fallut que cela nous fût révélé,pour que nous le sussions !

Le cours de Sympathie chaude commençait - dans une classe surchargée d'une masse d'élèves qui allaient s'agrippant jusque sur l'estrade - par une rétrospective des événements marquants de la semaine. Puis le père Cibeau, d'un regard perçant, nous dévisageait, rangée après rangée, pour se rappeler, à la vue de nos petites têtes blondes et angéliques, un souvenir gardé en mémoire, d'une bonne ou moins bonne action, qu'il commentera devant toute la classe.

Alors chacun, derrière la tête de son voisin, se tenait coi, sans plus moufter, transparent le plus possible, se remémorant le film de ses exploits de la semaine passée, craignant le pire, l'arène !

- Félicitations chaleureuses à Valin! (Elève moniteur du Nord-sud et brute épaisse qui, jardinier, avait été remarqué entretenant et fleurissant les parterres du Caveau de Gabriel Prévost, notre bienfaiteur. Nous étions en avril, quoi de plus naturel !)

- Remontrances à Untel et Untel pour mauvaise conduite...

Parfois ça se terminait par des bousculades, des bourrades plus ou moins amicales agrémentées de vertes giroflées ! C'était ça qui était à craindre, l'élevage à la dure ! N'est-ce pas Lepetit, Mathias, Chevalier...

Après la tragi-comédie que nous venions de vivre intensément, venait la partie que tous nous espérions voir arriver, c'est-à-dire la lecture, par épisode, samedi après samedi, des Croix de Bois de Roland Dorgelès. Histoire racontée par un frère d'armes ayant vécu Verdun vision d'histoire, le chemin des Dames... les larmes aux yeux, le père Cibeau !

Enfin, prenant le livre qu'il avait laissé sur le bureau,
- Legrand ! peux-tu me dire où j'en étais resté la semaine dernière ?
- Oui, m'sieur ! C'est quand ...

Et le père Cibeau, devant un auditoire recueilli, reprenait l'histoire là où il nous l'avait fait vivre,de sa voix rocailleuse de vieux grognard :

Nous chantions à tue-tête comme si nous avions voulu dépenser notre joie brutale à coups de gueule : En revenant de Montmartre - De Montmartre à Paris - J'rencontre un grand prunier qu'était couvert de prunes - Voilà l'beau temps - Pourvu qu' ça dure - Voilà l'beau temps pour les amants.
Nous venions de déboucher sur un chemin creux dont les épais buissons verts habillaient les talus. Tout de suite, Sulphart s'élança, fouillant les branches.
- Hé, les gars... Y a des mûres !...

...La compagnie entière était entassée là, grand bouclier vivant de casques rapprochés, devant quatre échelles grossières. A notre droite, empilée dans la même parallèle, une compagnie d'un régiment de jeunes classes venait de mettre baïonnettes au canon; ils devaient sortir avec nous en première vague.
Par-dessus les sacs de terre on regardait les lignes allemandes, ensevelies sous un panache de fumée où craquaient des éclairs.
- Attention, il va être l'heure, prévint un officier sur notre droite.
Plus près, Cruchet commanda :
- Baïonnette au canon... Les grenadiers en tête.
Posément, Cruchet serrait sa jugulaire. Debout sur la première marche d'un escalier de sacs à terre, il nous dominait tous. Il nous regarda.
- Mes amis, Ttt...Ttt..C'est pour la France, hein! Une belle attaque... Nous allons enlever ça...
Les corps prêts à surgir se balançaient, battant déjà le parapet, comme un jusant. En jets aigus, des 75 sifflèrent et, au même instant, le grondement de la lourde parut se taire ou s'éloigner.
Une rumeur monta vers la droite, des cris ou une chanson. " Les zouaves sont sortis !"
Une rafale de 105 éclata, cinq coups de cymbales...
- En avant la troisième ! cria le capitaine.
- En avant ! ....
....

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

D. R.

cps n°176 5°série
page 13

Confession
Souvenirs, regrets ou remords ?

Lorsque ce dimanche 18 mai, jour de Pentecôte, je me suis rendu à Cempuis j'ai, bien évidemment, ressenti une réelle émotion. Je m'y attendais un peu, le pressentant d'ailleurs lorsque 15 jours, 3 semaines avant je me plaisais à imaginer la situation dans laquelle ce pélerinage allait me placer.

Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'être interpellé par une pointe de culpabilité : une si longue absence, voire même une indifférence, manifestation d'un égoïsme inconscient mais réel. Alors je tentai de me déculpabiliser. Si beaucoup d'anciens restent éloignés de cette "Amicale" qui, de décennie en décennie, perdure inlassablement (grâce au dévouement et à la générosité de certains) il n'en demeure pas moins que ces anciens, comme moi, conservent,au fond d'eux-mêmes, le souvenir intact et vivant de cette communauté qui fut leur vie et qu'ils ont tant aimée.

Pendant ces deux journées je me suis pris à réflèchir à nouveau sur les chemins de la vie que, les uns et les autres, avons empruntés depuis notre départ.

L'épreuve la plus difficile et certainement la plus déterminante, se concentre dans les premiers contacts que le Cempuisien doit établir avec ce qui va devenir son milieu familial. Nombreux étaient les sortants qui retrouvaient une famille ou ce qui en tenait lieu, vivant dans de pauvres logements, souvent tristes et insalubres. Leurs ressources n'atteignaient pas même le minimum admissible. La société de l'époque n'ayant pas encore imaginé le SMIC, le RMI, les allocations familiales, et les HBM étaient rares, inexistantes.
Ceci semble peut-être incroyable aujourd'hui mais, en ces années 30, nombreux étaient les parisiens ou banlieusards s'éclairant à la lampe à pétrole ou au gaz. Etre raccordé à l'électricité n'était pas une évidence. Imaginez le Cempuisien devant s'insérer dans un logement triste et sombre, sans eau ni W.C. et, de surcroît,sans électricité. Il y avait bien quelques privilégiés dont les familles reconstituées réunissaient des conditions de vie assez décentes. Dans l'ensemble, la pauvreté et l'inconfort était l'apanage général.

Il est évident que lorsqu'une famille,ou ce qui en tenait lieu, avait confié son, ou ses enfants à l'O.P. c'est qu'elle n'avait pas les moyens de leur assurer une existence convenable et n'était pas en mesure de leur donner l'éducation et la formation professionnelle indispensable à une future intégration sociale. Si, sur ces postulats la réussite de Cempuis est incontestable, il n'en demeure pas moins que la longue rupture qu'elle entraînait engendrait pour l'avenir une incroyable impossibilité relationnelle entre le Cempuisien et ce qui allait devenir le milieu familial dans lequel il allait devoir s'insérer.

Rappelons que du jour de leur entrée à Cempuis jusqu'au jour de leur sortie, les internes que nous étions, n'avaient pour seuls contacts avec leurs parents que la correspondance et les visites sporadiques autorisées le premier dimanche de chaque mois. Et ainsi, au fil des années, le lien familial ira s'amenuisant jusqu'à disparaître. Cette inéluctable rupture fut la cause de nombreux problèmes et parfois de drames. Pour le Cempuisien, la vraie et seule famille c'est tout ce qui constitue la grande communauté cempuisienne : les camarades filles et garçons, les professeurs, surveillants, personnel de service, etc.

Vouloir donner une définition philosophique de la famille serait assez présomptueux. D'une façon très raccourcie il est quand même possible et vraisemblable de dire que ce qu'un enfant trouve dans le milieu familial c'est d'abord la sécurité, la protection, souvent l'affection et la solidarité de tous ses membres. Pour l'enfant ou l'adolescent, toutes ces conditions psychologiques et matérielles sont indispensables à son équilibre. Ne pouvant les trouver dans une famille qui n'existait plus, c'est tout naturellement dans la communauté cempuisienne qu'il les rencontre et s'y réfugie.

Il est alors bien facile de comprendre que le jeune Cempuisien, de retour dans ce qui est censé être son foyer, se trouve totalement étranger

à un milieu dont, bien souvent, l'échelle des valeurs morales et éducatives n'ont plus rien de commun avec ces mêmes valeurs qui, pendant des années lui ont été inculquées par les éducateurs qui ont imprimé son enfance et son adolescence.

Alors, obligatoirement : conflit.

Rappelons qu'à une certaine époque, une assitante sociale intervenait par le canal de l'"Amicale" auprès des anciens élèves confrontés à des situations souvent pénibles. Si la nécessité de la création d'un tel service s'est manifestée, c'est que les problèmes étaient réels.

A ce stade de ma réflexion je prie ceux qui auront et l'indulgence et la patience de me lire, de bien vouloir m'excuser. Je m'interroge. Ne suis-je pas en train d'enfoncer des portes ouvertes. Ce thème n'a-t-il pas été déjà très souvent évoqué, développé ? Du fait de ma longue absence, je l'ignore. Ce qui est certain, c'est que l'évidence de la cassure entre l'adolescent et sa famille n'a pas échappée aux directions responsables qui petit à petit se sont efforcées de ne plus couper ce lien. Des permissions de plus en plus nombreuses ont été accordées. Les enfants étaient ainsi moins étrangers au foyer qui les accueillerait à leur sortie.

Si je me suis autorisé à ce long développement c'est dans l'intention d'en faire le préambule à la narration que j'aimerais faire de certains événements qui ont jalonné mon départ de Cempuis.

C'est en Octobre 1928 que mon frère et moi-même sommes arrivés à l'O.P. J'avais 9 ans, mon frère un peu plus de sept ans. C'était encore l'O.P. pour les élèves bien qu'il fut devenu I.D.G.P. depuis peu. Notre situation familiale était la même que celle de beaucoup de Cempuisiens de l'époque : c'est-à-dire assez miséreuse. Notre mère, veuve, survivait en faisant des ménages et trouvait quelques ressources complémentaires en transportant, chaque jour, sur un chariot qu'elle poussait devant elle, d'une cantine à une autre cantine du quartier, de lourds bouteillons de soupe ou de je ne sais quoi qui constituait le repas servi aux enfants des écoles.

Nous habitions avenue Gambetta, avenue qui monte sans s'interrompre vers St Fargeau et le Pré St Gervais, dans un immeuble à l'allure plutôt bourgeoise, mais hélas ! au 7ème étage, sans ascenseur, sans électricité. Notre logement, placé dans les combles mansardés de l'immeuble, était constitué de deux pièces minuscules, séparées par un étroit boyau qui servait de cuisine. Chacune des deux pièces était munie d'une fenêtre en avancée, ouvrant sur un étroit balcon avec rembarde, surplombant les gouttières, mais très suffisant, il est vrai, pour nous tenir debout et nous permettre de regarder et sentir l'animation de l'avenue qui s'étalait sous nos pieds. Des fenêtres de notre 7ème étage, nous avions le privilège d'avoir une vue plongeante et surprenante sur un Paris bourdonnant qui s'étendait à perte de vue. Pour des raisons d'économie, le propriétaire n'avait pas jugé utile d'amener l'électricité jusqu'au 7ème. Nous nous éclairions avec des lampes à pétrole et des bougies. Sur le palier de ce 7ème étage, également sans électricité, nous partagions avec d'autres locataires, un point d'eau et des WC communs. Ces WC à la turc refoulaient en permanence une très désagréable odeur que nous percevions dès le 6ème étage.

Nous étions meublés avec le minimum le plus rudimentaire. Dans une pièce, un lit en fer pour deux personnes, lit occupé par ma mère, une table de toilette avec broc et cuvette, une armoire à glace qui grinçait lorsqu'on ouvrait la porte. Dans l'autre pièce un lit pliant destiné à mon frère et moi-même, un buffet de cuisine et une table. Le jour le lit était refermé et, c'est dans cette pièce que nous prenions les repas.

Ce pauvre logis que j'avais connu avant mon départ à Cempuis, je le retrouvai tel que je l'avais quitté sept années auparavant. Toute la misère qu'il reflètait avait échappé à mes yeux d'enfant mais apparaissait maintenant, brutalement, à l'adolescent que j'étais devenu, habitué à la netteté et à l'hygiène de Cempuis.

Ce manque de confort et peut-être l'obligation de partager l'intimité d'une dame âgée, ma mère, en l'occurence, m'étaient franchement insupportable. L'hiver, les soirées à la lueur de la lampe à pétrole, étaient

tristes à l'infini. Je me réfugiais dans la lecture. Incroyable le nombre de livres que j'ai pu lire pendant ces deux premières années. Mon frère était toujours à Cempuis. C'est deux ans plus tard, en 1937, qu'il m'a rejoint.

Pourtant, ma mère, pauvre femme remplie de générosité faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'apporter un peu de bien-être et de confort. Elle avait 56 ans et était déjà très fatiguée. Chaque jour et souvent deux fois dans la journée, elle montait les 7 étages avec ses filets à provisions. Elle arrivait essouflée, épuisée. Elle n'avait plus la force d'assurer ses ménages et avait dû abandonner son transport de bouteillons entre les cantines du quartier. Il était donc indispensable que je travaille pour que nous puissions vivre.

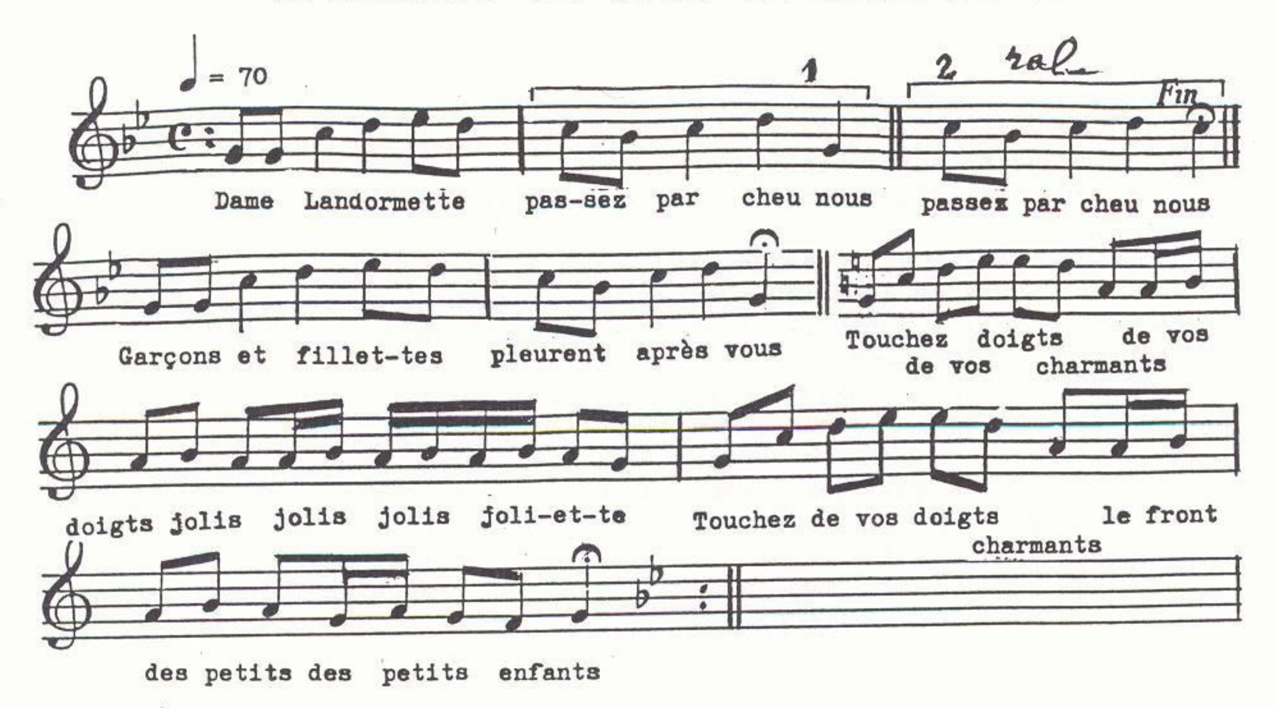
Prévoyante, dès le mois de mon retour, elle avait répondu à une annonce d'un journal du soir. A Cempuis j'avais opté pour les cours Compta-sténo-dactylo. L'annonce émanait d'une grande Cie d'assurances anglaise : The Sun Insurance dont les bureaux se situaient bld. des Italiens. J'eus la chance d'être convoqué et c'est accompagné de ma mère que je présentai. Cela fit très bonne impression et après un très bref examen, je fus engagé immédiatement. En réalité ils avaient besoin d'un petit grouillot et je convenais parfaitement car, lorsque je n'étais pas occupé à porter des documents d'un bureau à un autre, je pouvais aisément dactylographier quelques textes, ou assurer d'autres menus travaux.

C'est grâce à ce premier emploi que j'ai connu le métro et appris les premiers contacts avec le monde du travail. J'étais à la fois ébloui et assommé. Dans cette C° où je débutais mon existence de salarié, j'avais le sentiment d'évoluer dans un milieu où je n'étais qu'un humble spectateur, mais certainement pas acteur. L'autorité des hommes qui dirigeaient et semblaient toujours traiter des affaires de la plus haute importance, me subjuguait littéralement. De plus, en tant que C° anglaise, de nombreuses conversations s'élaboraient en anglais, et évidemment je ne comprenais pas un traitre mot. L'essentiel de la correspondance était également rédigée dans cette langue. Les secrétaires ou les dactylo qui étaient regroupées dans une grande pièce unique et qui, du matin au soir assuraient la frappe du courrier dans l'incessant crépitement de leur machine à écrire, me semblaient des créatures inaccessibles. Je dois dire que j'étais timide et très complexé. Je les trouvais très élégantes; leur maquillage me séduisait, leur parfum les entourait et lorsqu'elles se déplaçaient sur leurs très hauts talons laissant apparaître des jambes parfaitement gaînées dans des bas de soie à couture, c'était pour le petit provincial, un ravissement permanent ! Puis il y avait le luxe et le confort des bureaux. Cette odeur de tabac blond qui flottait constamment dans l'air ! Et puis, parait-il, le directeur général, c'est-à-dire le grand patron, avait un avion personnel pour assurer ses liaisons avec Londres. Ma naïveté et mon inexpérience, m'incitaient à penser que c'était-là le summum de la réussite.

Il y avait aussi le quartier : Le boulevard des Italiens, Richelieu-Drouot, l'Opéra, la Madeleine, les grandes banques, les magasins de luxe, les grands cafés, les restaurants, etc. Et en particulier les grands tailleurs qui, dans leurs vitrines, exhibaient des costumes magnifiques, impeccablement ajustés sur des mannequins impassibles. Ah ! ces costumes ! ces chemises ! ces cravates !.. chaque jour je les admirais. J'en rêvais. Nous n'étions pas encore à l'ère du "jean" et des baskets. L'habillement était l'expression d'une véritable ségrégation sociale. C'était parfaitement idiot, j'en conviens maintenant, mais, hélas ! c'était ainsi. Il faut prendre en compte que lorsque nous quittions Cempuis, nous étions habillés d'un costume croisé complété d'une paire de brodequins à tige (de très belle qualité d'ailleurs). C'est donc vêtu de ce costume et chaussé de ces brodequins, toujours bien cirés, que je me rendais au bureau. Ce costume et ces brodequins ne me conféraient pas une allure de play-boy. Si on ajoute que mes 16 ans s'auréolaient d'une coupe de cheveux bien dégagée au-dessus des oreilles et vraisemblablement de quelques pustules d'acnée qui m'agrémentaient le front et le cou, on comprendra mon attrait vers les vitrines des tailleurs.

cps n°176 5°série
page 16

DAME LENDORMETTE



Petit oiseau. musique de BEETHOVEN



Petit oiseau, viens avec moi
Vois, la cage si bien posée,
Les fruits que j'ai cueillis pour toi,
Les fleurs humides de rosée.

Petit enfant, je vis heureux
Rester libre est ma seule envie
Mon petit nid me plait bien mieux
Que la prison la plus jolie.

II 3/4 3 3 3 | 2 . . | 4 6 4 | 3 . . | 5 . i |
| 7 6 5 | 4 . 6 | 5 . 5 | 6 . i |
| 7 5 7 | 6 . i | 7 . . | i 7 6 |
| 5 4 3 | 2 . 3 | 1 . . II

Quelques collègues me manifestaient un peu d'amitié et, lors des brèves conversations que nous pouvions avoir, ils me donnaient une image assez agréable de la vie parisienne.

Ce premier emploi était donc pour moi l'ouverture sur le monde du travail, pour lequel mon ignorance était totale. Chaque jour apportait un petit plus à mes modestes connaissances professionnelles. J'envisageai la possibilité de suivre des cours du soir (anglais et droit civil). Je n'étais pas malheureux et la vie quotidienne me semblait souriante et agréable. A 17 ans on est enthousiaste et optimiste. Le fait de circuler seul dans les rues et le métro, de sortir le soir ou le week-end pour retrouver des amis, de décider d'une sortie ou d'un voyage à Cempuis, me donnait une impression de liberté et d'existence responsable. Je me prenais au sérieux. L'encadrement qui 24 h. sur 24 nous entourait à Cempuis n'existait plus, c'est certain, mais j'allais bientôt découvrir les contraintes beaucoup plus sévères qui régentent notre vie.

Il me fallait rentrer chaque soir après le bureau et retrouver le petit logement sans électricité où m'attendait ma mère qui avait préparé le dîner. Elle cuisinait très bien, comme beaucoup de femmes de l'époque. Nous dinions face à face, éclairés, l'automne et l'hiver, par la lampe à pétrole ou les bougies si nous manquions de pétrole. Tristement je ne trouvais rien à dire. Je ne faisais pas l'effort d'entamer un sujet de conversation. Par contre je savais me plaindre en évoquant la médiocrité de notre existence. Ma mère, hélas! la pauvre femme n'en pouvait rien. C'est avec mes ridicules appointements de grouillot qu'elle devait faire face. De temps en temps elle se rendait à la Mairie du 20ème arrondissement pour obtenir un secours dont elle n'osait me parler, sachant parfaitement que mon amour propre l'aurait très mal supporté.

A Cempuis nos éducateurs nous transmettaient leur enseignement. Nous les écoutions avec intérêt. Ils représentaient pour nous l'expérience et la connaissance de la vie. Notre confiance, dans l'échelle des valeurs qu'ils nous inculquaient, était totale. C'est bien là un des points essentiels de l'impossibilité du dialogue et de la compréhension réciproque avec le milieu familial. Ma mère n'avait pas fait d'études. Elle appartenait à une génération où, dès 13 - 14 ans les enfants étaient au travail. Son instruction comme sa culture étaient inexistantes. Que pouvait-elle m'apporter ? Comment pouvait-elle satisfaire à ma curiosité toujours en éveil ? Il m'était difficile de ne pas faire la comparaison avec Cempuis, et cette comparaison, malheureusement, aggravait le fossé qui m'éloignait d'elle. L'étroitesse de mon intelligence, plus tard je m'en suis rendu compte et ma fatuité, ne me permettaient pas l'indulgence et la compréhension dont j'aurais dû faire preuve.

Ce conflit quotidien était aggravé du constat de notre médiocrité matérielle. Jamais je n'invitais de camarade. Je ressentais comme une honte la pauvreté de ce logement d'habitation sans confort et sans électricité. Seul un camarade Cempuisien, plus âgé venait de temps en temps. Ses conditions de vie étaient pires que les miennes. Lui non plus n'avait ni électricité ni eau, ni wc, mais plus triste encore, son logement se situait au fond d'une cour dans un groupe d'immeubles sordides. Ce garçon, dont la décence m'oblige à taire le nom, était doué d'une intelligence très supérieure à la mienne. Comme moi il vivait seul avec sa mère, petite personne âgée, bien fatiguée et déjà usée par des années de travail épuisant. Cette personne lui était également très dévouée. Il la jugeait avec clairvoyance et avait la mesure de ses faiblesses intellectuelles. Contrairement à moi, il lui manisfestait une indulgence et une gentillesse, attidude que j'étais incapable d'avoir auprès de ma mère. C'était un garçon remarquable et je regrette que la vie nous ait séparés. Je lui dois beaucoup et il a joué un rôle important dans ces années qui ont suivi ma sortie de Cempuis. Sa générosité et les services qu'il a pu me rendre sont inoubliables. Voilà, tout est peut-être là. Ce garçon était supérieurement intelligent.

Ma vie était donc organisée, pour l'essentiel, indépendamment de ce qui aurait dû être le milieu familial. Il y avait : l'Amicale des anciens, les sorties avec les Cempuisiens, les bals, les voyages à l'O.P., bien d'autres choses encore. L'année 1936 est arrivée avec le Front Populaire, le développement du camping, les congés payés, les randonnées à vélo. Tout cela concourant à m'éloigner de notre logement et, mon égoïsme aidant, à, de plus en plus, négliger ma mère.

C'est ainsi que ce qui pouvait subsister du lien familial s'est trouvé définitivement rompu. Ce n'est pas aujourd'hui que je découvre ce que ma mère a pu endurer par mon indifférence. Depuis des années je traîne ces souvenirs et ces regrets. Ce que j'écris maintenant, j'étais en mesure de l'écrire il y a déjà bien longtemps. La grande tristesse de notre vie ne s'est pas limitée à cette indifférence et même parfois, au sentiment de honte qui m'éloignait de ma mère. Souvent je me demande comment j'ai pu être celui qui assistait, en simple témoin passif, au dernier épisode de cette tranche de vie.

Depuis longtemps, je savais ma mère fatiguée, épuisée. Elle se plaignait souvent. Je n'y attachais que peu d'importance, me refusant à toute manifestation d'intérêt. Qu'avait-elle exactement, quel était son mal, quelles en étaient les causes ? A l'époque la connaissance médicale, les moyens d'investigations et le comportement des médecins n'étaient pas ce qu'ils sont maintenant. Notre attitude vis à vis de la maladie était plutôt l'acceptation d'un mal ou d'un souci que nous considérions comme une fatalité qu'il nous appartenait de subir. Il ne me serait pas venu à l'idée d'examiner les possibilités d'envoyer ma mère dans un sanatorium ou une maison de repos pour personne âgée. Pourtant il en existait. Jamais d'ailleurs je n'aurais été capable d'assumer les démarches impliquées pour une telle intention. Elle allait au dispensaire du quartier, passait quelques radios. C'était gratuit. Les soins se limitaient à quelques conseils : Nourrissez-vous convenablement, reposez-vous, ne faites pas d'efforts inutiles, allez à la campagne, respirez le grand air, etc.

Un après-midi, on me téléphone au bureau. C'était l'hôpital Tenon. Votre mère est dans un état grave. Nous venons de l'admettre dans notre service. Nous vous conseillons de venir la voir. Je me rends à Tenon où je la retrouve, dans une salle commune, sur un petit lit. Ses poumons me dit-elle ne vont pas très bien. Elle crache du sang et la fatigue qui l'envahit devient insupportable. J'arrive à interroger le médecin de service. Il est très évasif, ne veut rien dire. Je ne comprends toujours pas la gravité de la maladie. Plus exactement, peut-être, je ne veux pas y croire. Je lui rends visite de temps en temps, pas tous les jours. Elle est seule, terriblement seule, dans l'indifférence générale. Son mal s'aggrave.

Et puis voilà. Quelques jours après, dans le silence, avec discrétion, sans faire de bruit, elle quitte la vie sans se plaindre. De son existence elle n'a connu que les peines, les soucis, les fatigues et la misère.

Jusqu'aux derniers instants elle a encore compris et subi l'atroce indifférence de celui qui aurait pu être son fils.

un ancien...

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

cps n°176 5°série
page 19

Dans la famille cempuisienne

Décès -

- Nous avons appris, avec retard, le décès de notre camarade André July, survenu le 1er janvier 1997.
Il avait quitté l'O.P. en avril 1939.

A son épouse et à toute sa famille nous adressons nos condoléances les plus attristées.

Madame Ida July - 4, avenue Frédéric Roustan - 92600 Asnières

- Par un courrier en retour portant la mention : décédé, nous avons appris la mort de notre camarade Césaire Angelvin

Césaire laissera aux vieux cempuisiens qui l'ont connu, le souvenir d'un très bon camarade.
Il avait quitté l'O.P. en Août 1929.

- Madame Jeanne Richmann nous fait part de la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver, le 6 mars 1997, du décès de son mari
Jean Richmann
Notre camarade était resté fidèle à notre association, malgré son domicile provincial de la haute Marne.
Il avait quitté l'O.P. en septembre 1939.

Nous prions madame Richmann et sa famille de bien vouloir accepter nos condoléances émues.

- Madame Jeanne Richmann - route d'Humberville
52700 St Blin.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

- Courrier -

- Avis ! - Notre camarade Raoul Carpentier - résidence des Gd Jardins
95130 Franconville -
nous signale qu'il lui a été possible d'obtenir des renseignements administratifs sur son passage à Cempuis, en écrivant à :
Direction des affaires scolaires - sous-direction de l'action éducative - bureau de la Vie Scolaire -
3, rue de l'Arsenal - 75004 Paris -

- De Robert Baspeyras, 68 av. de la Gaude - Les Savoie B.
06800 Cagnes sur mer
demande des nouvelles et les adresses de :
Micheline Cojean
Yvette Bellanger

- De Raymonde Loison (Lebrun) 34, rue des bleuets
72160 La Chapelle St Rémy
Sortie de l'O.P. en 1942, pendant la guerre, avec sa soeur Josette, aimerait tellement avoir des nouvelles des camarades de sa classe.

- De Marthe Letouzet - 27, bld des frères Vigouroux
92240 Malakoff
...remercie le Cempuisien pour les nouvelles qu'il lui apporte

- D'Huguette Guitoger (Chaduc) - 190 bis av. de Clichy 75017 Paris
...espère rencontrer des Cempuisiens sur les routes de France avec son "macaron"

Que sont-ils devenus ?

Nous prions ceux et celles qui le pourront, de bien vouloir adresser tous les renseignements concernant les camarades nommés ci-dessous à :

Madame Maryvonne Plichon (Le Galle) - promo 1959
182, rue du 2 Septembre 1944
02510 Etreux -

Maryvonne qui a eu l'idée de ces recherches, pourra éventuellement en transmettre le résultat, pour information, au gérant du Cempuisien.

... Suite à une précédente recherche, Maryvonne a reçu une gentille lettre d'Yves Debout (promotion 1947) qui demande des nouvelles de Robert Legall, sorti de l'O.P. en même temps que lui et dont il n'a plus de nouvelles depuis Septembre 1954.

Si vous avez quelques renseignements au sujet de Robert Legall, ou de sa famille, ou de sa descendance, je vous demande de bien vouloir écrire à : Yves Debout
La Rège
Mauzens - Miremont
24260 Le Bugue

qui sera enchanté de recevoir votre courrier et se fera un plaisir de vous répondre de...sa Dordogne. Il est très important de garder le contact avec tous les Cempuisiens et Cempuisiennes...c'est toute notre enfance !

Mes amitiés à tous,

Maryvonne Plichon-Le Galle.

Promotion 1958

Batton Alain
Bitoune Bernard
Eloy Richard
Grucher Jean-Claude
Malfroid Michel
Butel Denis
Bischoff Pierre
Georges Raymonde
Palermo Gérard
Palermo Daniel
Steiner Gisèle
Dahman Georgette
Grégoire Michèle
Cailliez Raymonde
Butel Andrée

Graux Albert
Augendre François
Lucas Emmanuel
Boudot Jean-Michel
Poisson Daniel
Dupont Raymond
Fauvel Roger
Lecomte Claude
Nègre Danielle
Sauvage Béatrice
Reminiac Lilaien
Ackénine Jacky
Ackénine Jean Pierre
Seret Serge

Promotion 1959

Lecam Marcel
Fourquaux Georges
Colas Christiane
Savary Jeannine
Duviella Jean Pierre
Lecam Christian
Morelle Nicole
Dumats Roger
Mousset Germaine
Bailly Jocelyne
Vieillard Jean Yves
Gilles Gérard
Guillot Serge
Fauvel Georges
Pastre Alain

Jouin Jean Paul
Join Lionnel
Fourquaux Alain
Leroux
Maizoué
Deletang Michel
Renault Alain
Desenne Danielle
Weber Jacqueline
Desenne Annie
Dangleterre Monique
Mousset Roger
Mousset Guy
Lopert Thérèse
Vieillard Hubert

Bopp Emile
Guillot Roger
Rousselin Jean
Boudot André
Garel Michel
Lenoble Jean Claude
Hypta Françoise
Le Galle Maryvonne

cps n°176 5°série
jaquette p.3





3 - 12h30 - Derrière les vétérans la jeune classe arrive !

4 - 21h - Présentation de la cavalerie



LA PAGE PHOTOS
Souvenirs des Cempuisiens



cps n°176 5°série
jaquette p.4



1935
Un dimanche d'hiver à l'O.P.



1952
Promenade au Hamel



1950
Sur la plage de Mers